

Stéphane Breton L'hérétique du Quai Branly

PARCOURS

1959 Naissance à Paris.	1967 Première visite au Musée de l'homme.	1983 Premier voyage en Nouvelle-Guinée.	1989 Découverte des films de Johan van der Keuken.	1995 Séjour chez les Wodani en Nouvelle-Guinée.	2006 Exposition « Qu'est-ce qu'un corps ? » au Musée du quai Branly.
-----------------------------------	---	---	--	---	--

Il ne supporte ni l'amateurisme ni la médiocrité. Cet ethnologue atypique est le commissaire général de l'exposition « Qu'est-ce qu'un corps ? » au Musée du quai Branly

En haut de la mezzanine du Musée du quai Branly, Stéphane Breton fait les cent pas. Il attend la presse. Grand, mince, barbe rase à la mode, costume sombre, chemise blanche, l'air ombrageux d'un hidalgo en exil, l'ethnologue est responsable de l'une des premières expositions temporaires de ce fameux musée dédié aux arts primitifs. Son titre est une interrogation : « Qu'est-ce qu'un corps ? » Pour Stéphane Breton, la réponse sera différente selon l'appartenance de l'individu à telle ou telle civilisation – boucle du Niger, Papouasie, monde occidental ou bassin amazonien. Si des objets, souvent magnifiques, sont utilisés pour la démonstration, il s'agit d'une exposition très conceptuelle, et le visiteur devra lire les textes attentivement. « Je n'ai pas voulu faire une exposition sur la parure, les modes corporelles ou les apparences, mais une exposition anthropologique », explique l'ethnologue.

Stéphane Breton est aux yeux de beaucoup de ses collègues de l'École pratique des hautes études en sciences sociales (Ehess), où il enseigne, un hérétique, surdoué, mais trop éclectique. Son attitude réservée, ses jugements abrupts ne renforcent pas sa popularité. D'une honnêteté scrupuleuse, il n'est pas doué pour le compromis. Il en a fait les frais : il a été retoqué deux fois à l'Ehess avant d'être coopté.

Faire le portrait de ce séducteur qui refuse la séduction n'est pas facile. L'homme cultive le secret, et sa sphère privée est inabordable. Ses collègues reprochent à ce travailleur acharné, qui ne supporte ni l'amateurisme ni la médiocrité, de faire cavalier seul, d'avoir

du mal à travailler en équipe. « Collaborer avec lui, c'est une horreur, dit l'un. Rien n'est jamais assez bien. »

A 46 ans, ce Parisien fils d'ingénieur a déjà un parcours bien rempli. Il a été élevé dans un collège catholique. « J'y ai découvert la promiscuité, donc la solitude », dit-il. Lauréat du concours général de philosophie, il passe par Normale Sup puis étudie la géographie et l'histoire du paysage à Berkeley, aux Etats-Unis. Marc Augé l'héberge à la Maison des sciences de l'homme. On le voit aussi à Rome, pensionnaire de la Villa Médicis. Un moment, il se prend de passion pour les échecs et dévore les manuels, certains en russe – une des langues qu'il maîtrise.

Mais il a surtout le goût des voyages. On le voit en Chine, il parcourt le Tibet en camion, se rend en Indonésie. En 1983, il part pour la Nouvelle-Guinée. Episode déterminant. « C'était un voyage d'étudiant, se souvient-il, mais j'y ai découvert une vie, le regard des hommes, des odeurs, une température de l'eau, le goût nouveau de la nourriture. »

Il y reviendra une douzaine de fois, en ethnologue, essentiellement chez les Wodani, sur les hautes terres de Papouasie-Occidentale. « Sur le terrain, dit-il, le plus beau, c'est le temps qui passe et coule comme un robinet. J'y ai beaucoup appris. Par exemple que les gens sont pauvres et cupides. Et que l'échange, intellectuel comme matériel, est à la base des relations anthropologiques. Il n'y a pas tant de diffé-

rence entre les deux. Bien souvent le sérieux de l'échange est authentifié par la rémunération. On ne m'avait jamais appris cela. » Il le montre à travers ses livres (*La Mascarade des sexes*, Calmann-Lévy, 1989), *Les Fleuves immobiles* (Calmann-Lévy, 1994) et ses films (*Eux et moi*, 2001, et *le Ciel dans un jardin*, 2003).

Ses outils sont le carnet de notes mais aussi la caméra. La technique numérique lui permet de filmer à hauteur de poitrine, ce qui facilite le rapport avec son sujet, sans s'effacer. « Si j'ai réussi mon terrain, c'est en grande partie grâce à cet outil qui m'a permis de regarder différemment et d'être plus attentif aux gestes. Ce qui m'intéresse, c'est que la parole ait le poids des gestes. Un documentaire doit être très peu bavard. »

C'est le cas de sa dernière réalisation, *Un été silencieux*, une petite merveille tournée pendant un séjour de quatre mois dans la steppe kirghize. Il refuse le reportage et l'anecdote exotique. Son modèle ? Les petits récits en prose de Baudelaire. « N'importe quoi fait l'affaire. Le merveilleux impalpable de la réalité bête. Chaque film doit être une petite nouvelle, un conte, une petite musique dans un climat qui surprend. » Curieusement, cet ethnologue défend une idée artistique, littéraire, du cinéma. « Il est plus intéressant d'être au cœur des choses que de faire un commentaire sur les choses. »

Ses modèles sont deux documentaristes au lyrisme contrôlé : le Néerlandais

Johann van der Keuken et l'Arménien Artavazd Pelechian. « Mon cinéma restitue le grain du temps, un moment, une lumière et le mouvement dans la lumière. J'ai fait *Le Ciel dans un jardin* pour une scène d'une minute. Toute la Nouvelle-Guinée était dans le geste d'un homme mangeant une patate douce. Le plaisir du documentaire, c'est d'être en accord avec l'insignifiance des choses. »

« Je suis devenu ethnologue à cause du Musée de l'homme, où ma grand-mère m'emmenait »

Avec ce type d'images, Stéphane Breton fait un pas de côté par rapport à l'anthropologie traditionnelle. Son exposition du Quai Branly l'amène à en faire un autre. « Les formes disent souvent beaucoup de choses sur une société. Je suis devenu ethnologue à cause du Musée de l'homme où ma grand-mère m'emmenait. J'adorais les objets dans les vitrines et l'ar-

mure végétale de l'homme de Micronésie me faisait rêver. »

Aux yeux de sa profession, Stéphane Breton est atypique par ses goûts esthétiques, son cinéma, ses références littéraires. Il est aussi à contre-courant de la pensée dominante en ethnologie. « Comme un certain nombre d'entre nous, explique l'anthropologue André Iteanu, Breton est hostile au courant postmoderne, largement issu des disciples de Foucault, qui revient à tout relativiser, à affirmer que tout est question d'interprétation, de point de vue. Parce qu'il est un voyageur curieux des hommes. Il croit à l'engagement sur le terrain, où on acquiert un savoir qui n'est pas réductible à celui de la bibliothèque. »

Le groupe auquel se rattache Breton se retrouve autour du séminaire « La partie et le tout », fondé il y a quatre ans à l'Ehess, fréquenté par des philosophes comme Vincent Descombes, des économistes comme André Orléan ou des anthropologues comme André Iteanu. Constance de Monbrison, qui travaille sur les collections du Quai Branly, note cette capacité à quitter régulièrement sa « spécialité » pour explorer d'autres champs : « Il est passé de la philosophie à l'ethnologie en Papouasie, puis au cinéma en glissant vers la Kirghizie. Avec son exposition sur le corps, il explore le monde des objets. Il rebondit là où on ne l'attend pas. » ■

